Et encore "Lyautey en direct" sur un thème d'actualité

Le 19 octobre 1922, le maréchal Lyautey, alors Résident Général de France au Maroc, était invité à premier coup de pioche de la fondation du Mihrab de la Mosquée de Paris. **80 ans plus tard,** son discours demeure si actuel qu'il mérite d'alimenter les réflexions

Messieurs,

" Le 1er mars dernier, M. Maurice Colrat, alors Sous-Secrétaire d'Etat à la Présidence du Conseil, aujourd'hui Ministre de la Justice, présidant la cérémonie de l'orientation de cette Mosquée, disait : "Quand s'érigera le minaret que vous allez construire, il ne montera vers le beau ciel de l'Ile de France qu'une prière de plus dont les tours catholiques de Notre-Dame ne seront point jalouses".

On ne pouvait mieux penser ni mieux dire. Quelle parole ne répond mieux au caractère de la cérémonie d'aujourd'hui.

Nous allons voir donner le premier coup de pioche de la fondation du mihrab, vers lequel, dans la Mosquée, se tournent les fidèles pour invoquer le Dieu unique. Ce coup de pioche, je ne le donnerai pas moi-même, malgré l'invitation qui m'en a été faite, car j'estime que ce geste, seuls les Musulmans sont qualifiés pour le faire. C'est donc aux représentants des nationalités musulmanes ici présentes que je demanderai d'accomplir cet acte rituel.

Mais ce que je voudrais dégager de cette cérémonie, ce sont les raisons profondes, et de notre respect pour une religion qui n'est pas la nôtre, et de notre incontestable sympathie pour l'Islam. Ce que je voudrais, c'est qu'avant tout, les Musulmans ici présents, et par eux tous leurs coreligionnaires, sentent, comme ils l'ont si souvent constaté de ma part au Maroc, le sérieux et la gravité avec lesquels nous nous inclinons devant les manifestations de leur foi religieuse, sentent qu'il ne s'agit pas ici d'un de ces accès de dilettantisme qu'on a vu parfois pousser la curiosité du public parisien vers des cultes exotiques dans un engouement momentané. Non, il s'agit d'une chose profondément noble et haute, comme M. Maurice Colrat l'a si bien exprime quand il a évoqué, dans les paroles que je citais tout à l'heure, nos Églises en face de votre Mosquée.

Loin de nous séparer, nos religions, si l'on veut s'élever suffisamment haut pour ne considérer que la communauté d'un sentiment dont elles sont chacune une si noble expression, nous apprennent le respect réciproque de nos convictions. Et si notre sympathie se manifeste ici avec tant de sérieux et de sincérité, c'est qu'elle nous est dictée par un sentiment né de quinze siècles d'hérédité religieuse.

Il en est de même pour les Musulmans.

Qu'on le sache bien, en effet, et ma longue pratique de l'Islam, mes voyages à travers le monde me permettent d'en témoigner, la France, quelles que soient les convictions philosophiques et les croyances de chacun de nous, reste toujours, aux yeux de la plupart des peuples d'outre-mer, cette « Nation des Francs », leur apparaissant avec la structure traditionnelle que dix siècles d'histoire lui avaient donnée, celle dont les Consuls, naguère encore, quels que fussent le régime politique ou leurs convictions propres, présidaient officiellement la célébration dominicale du culte, identifie avec notre Drapeau dans toutes les "Échelles du Levant". Elle reste à leurs yeux la pépinière la plus féconde de ces missionnaires qui vont porter de par le monde l'amour et la langue de notre pays : témoin le prestige de ce collège de Beyrouth où, parce qu'aucune pression religieuse n'y était exercée, accourait une jeunesse musulmane d'élite et où, avant notre venue au Maroc, le Grand Vizir, ici présent, avait lui-même fait élever ses fils pour leur donner une culture française.

Ce dont il faut bien être pénètre, si l'on veut bien servir la France en pays d'Islam, c'est qu'il n'y suffit pas d'y respecter leur religion, mais aussi les autres, à commencer par celle dans laquelle est né et a grandi notre pays, sans que ce respect exige d'ailleurs la moindre abdication de la liberté de pensée individuelle. De pratiquer ce respect, de comprendre la profondeur et la grandeur de l'esprit religieux, non seulement chez ces peuples, mais partout où on le rencontre, notre force et notre prestige ne peuvent que bénéficier.

L'été passé, lorsqu'un groupe de jeunes hommes sortis des collèges franco-musulmans de Fez et de Rabat vint visiter la France, et que je les interrogeai ici sur leurs impressions, je vis qu'une des plus fortes était celle qu'ils avaient ressentie à Marseille, à Notre-Dame de la Garde, en y voyant l'affluence ininterrompue et la ferveur des fidèles de toutes conditions sociales. Ils ne soupçonnaient pas qu'une telle force religieuse subsistât encore en France, et ils en éprouvaient une grande et confiante sympathie.

Quand, il y a huit ans, je résolus de créer à Rabat un collège franco-musulman destiné à l'élite de la jeunesse, j'en parlai au préalable au sultan Moulay Youssef, d'abord, parce que c'est mon devoir formel de ne prendre aucune mesure sans lui en avoir référé, et aussi parce que je trouve toujours, chez ce Souverain plein de sagesse, défenseur éclairé de sa foi, v[illegible]t avec une clairvoyante sollicitude sur les besoins [illegible]on peuple, les avis les plus judicieux. A ma grande surprise, je ne le trouvai pas disposé à entrer dans mes vues. Pensant qu'il ne s'agissait que d'une impression passagère, je revins après quelque temps à la charge, rencontrant encore la même répugnance:

— « Mais enfin, me dit-il, à qui comptez-vous confier la direction de ce collège, à un Français ? »

— « Bien entendu, répondis-je, il n'y a pas encore ici de personnalités indigènes matériellement préparées pour assurer une telle organisation.»

— « Je le comprends bien, mais envisagez-vous quel - qu'un? »

— « Oui.». Et je lui nommai un Français arabisant. Son visage s'épanouit et son acquiescement fut immédiat. Je le remerciai de cette preuve de confiance pour l'agent qu'il avait si souvent vu avec moi.

— « Oh ! me dit-il, je le connais très bien, je sais qu'il est chrétien, qu'il élève ses enfants dans la même foi et je suis ainsi assure que la foi de nos enfants sera sauvegardée.»

Or, j'ignorais absolument les convictions religieuses de cet agent, ne m'en étant jamais inquiété, et c'était le Sultan, beaucoup mieux informé que moi, qui me les apprenait. Si je vous raconte ce fait, c'est qu'il me parait significatif entre tous de la ligne à suivre si nous voulons garder le respect et la confiance des peuples d'Islam dont la destinée est associée à la nôtre.

Notre sympathie pour l'Islam. Elle s'est, certes, vivement manifestée ces temps derniers avec toute la puissance, la force irrésistible des grands courants d'opinion populaire qui, avant tout, dans les démocraties, commandent l'orientation des pouvoirs publics. La clairvoyance, la fermeté, l'action pacificatrice de notre Président du Conseil ont trouvé l'appui et l'approbation de l'immense majorité du pays. Mais, pour instinctif qu'ait pu être cet élan de l'opinion, il a, lui aussi, des causes profondes. La France est, malgré des ébullitions de surface, un pays d'ordre et de

tradition. Son effort de reconstitution depuis quatre ans, son labeur, l'effort entre tous de ses admirables campagnes, en témoignent hautement. Si j'ose employer ce mot dont la terminologie politique a déformé le sens, mais qu'il faut prendre ici dans son étymologie, je dirai qu'il est essentiellement conservateur, conservateur de son bien, de sa propriété, de ses traditions ancestrales.

Or, si la légende a souvent présenté l'Islam comme avant tout destructeur, anarchique, intolérant, laissez-moi témoigner, avec l'autorité d'un homme qui ne l'a pas observé dans des livres, mais sur place, en Orient comme en Occident, que cette légende, aujourd'hui du moins, est fausse. Et si l'on rappelle une fois de plus les oppressions dont furent victimes des minorités de nationalités et de croyances différentes, reconnaissons qu'hélas, après les années que nous venons de vivre, après ce que nous avons vu de violences sur tant de points du monde, où notre pays est peut-être un des seuls à la charge duquel on ne puisse mettre un acte d'oppression collective, bien peu de nations ont la conscience assez nette pour s'ériger en juges.

Pour parler d'abord du Maroc, parce que« c'est ma partie », son peuple a, avec le nôtre, de nombreux traits communs. Une bourgeoisie éclairée, pondérée et, faut-il le dire pour compléter l'analogie, aimant les fonctions d'État, mais aussi très soucieuse de tout progrès et avant tout du progrès économique. Une population rurale laborieuse, attachée à son bien, ayant le sens de la culture, ordonnée au point que, débarquant en Chaouïa en 1907, à voir ces champs bien alignés, nettoyés, aux sillons rectilignes, je pouvais me croire en campagne française,—paisible, ayant de la sécurité et de la paix un souci qui, dans la carence de l'autorité, nous fit accueillir en libérateurs par toutes ces populations des plaines constamment violentées par les pillards de la montagne. Ce sont bien là les éléments d'ordre social, bases de toute société organisée. Ces caractères vous les retrouvez à tous les degrés chez les Musulmans de l'Algérie et de la Tunisie. Vous savez tous, de même, ce qu'est le fellah d'Égypte, et le patient labeur au prix duquel il a développé la fertilité de l'admirable vallée du Nil. Et voici qu'aujourd'hui apparaît en Orient, sous la direction du véritable homme d'Etat qui s'est révélé en Mustapha Kemal, un effort de restauration nationale, de construction et d'organisation auquel vont nos ardentes sympathies. (1)

Il n'est pas inopportun que l'écho en parvienne la-bas où sont forcément parvenus d'autres échos. Qu'on y sache que nous n'admettons pas comme faits acquis de véritables erreurs historiques, et que, mettant notre honneur, consacrant tous nos efforts ~ faire aboutir l'oeuvre de paix à laquelle le monde aspire, nous ne pouvons que déplorer toute parole qui risque d'en compromettre ou d'en retarder la réalisation.

Je m'arrête ici. J'ai simplement voulu indiquer — très imparfaitement et je m'en excuse — que la France, libérale, ordonnée, laborieuse, l'Islam rénové et rajeuni, m'apparaissent comme deux forces, deux grandes et nobles forces, dont l'union, ne poursuivant ni la violence, ni la destruction, ni la domination, mais l'ordre, le respect de leurs revendications légitimes, l'intégrité de leurs territoires nationaux, la tolérance pour toutes les croyances et toutes les convictions, doit être un facteur prépondérant pour la paix du Monde. Et c'est dans cette pensée que je prie Son Excellence le Grand-Vizir de l'Empire chérifien et les représentants des nationalités musulmanes de donner le premier coup de pioche de la fondation de ce Mihrab, d'où monteront des cœurs de nos amis musulmans, con des sanctuaires chrétiens voisins, d'ardentes prièr vers le Dieu unique pour qu'il répande sur le monde la concorde et la paix.

(1) (Note de Lyautey) - Le Gouvernement d'Angora (Ankara) avait eu, à ses débuts, toutes les sympathies de l'élite musulmane du Maroc et je m'en faisais là l'écho, en présence des représentants de cette élite. Mais il n'en alla plus de même dès qu'on vit ce régime prendre un caractère si nettement opposé au culte religieux, aux coutumes traditionnelles, auxquels les Marocains restaient si fermement attachés."

NOTA - Le premier projet de construction d'une Mosquée à Paris remontait à 1842, dans le quartier Beaujon. Il fut repris dès 1845 par la société des arabisants de France. Périodiquement évoqué (en 1878, en 1885 lors de l'ambassade marocaine, etc ....), le projet fut sérieusement repris en 1895 par le Comité de l'Afrique française. La Mosquée fut élevée sur un terrain concédé par la ville de Paris à la Société des habous des lieux saints de l'Islam. La cérémonie de commencement des travaux réunit 800 personnes représentant dix pays sous la présidence du Maréchal Lyautey, qui répondit à l'allocution du président de cette société, Si Kaddour ben Ghabrit. La Mosquée fut inaugurée officiellement le 15 juillet et religieusement le vendredi 16 juillet 1926 par le Sultan Moulay Youssef qui rendait visite au Maréchal Lyautey dans sa propriété de Thorey le 18 juillet

Il faut noter que le Gouvernement qui avait tout fait pour l'amener à démissionner de son poste de Résident Général de France au Maroc en octobre 1925, ne l'avait pas invité à l'inauguration de la Mosquée de Paris

——— In mémoriam - Nous avons appris avec beaucoup de tristesse le décès, le 30 août 2002, d'André Le Révérend qui avait été professeur de littérature française à la Faculté des Lettres d'Avignon. Il a publié "Lyautey écrivain" en 1976 suivi d' "Un Lyautey inconnu" en 1980. Devenu un véritable spécialiste de Lyautey, il publie en 1983 "Lyautey" (Ed Fayard) Fruit de nombreuses recherches, cette biographie fouillée et traitée avec une honnêteté intellectuelle irréprochable demeure l'ouvrage de référence ———

Voici un extrait de son avant-propos :

"Lyautey fut, sans doute, le plus profond et le plus lucide artisan de l'empire colonial de la France sous la IIIe République. On ne peut, et on ne pourra, sérieusement parler de colonisation et de décolonisation, si l'on ignore sa pensée, son action et son œuvre.

Mais cet homme eut des ambitions plus hautes que d'offrir un empire colonial à la France. Régénérer l'État, paralysé par des intrigues et des querelles dérisoires, fut le rêve constant de sa vie; comme de Gaulle, et avant lui, il a clairement sondé les failles du régime politique, mais son drame secret fut de ne pouvoir les combler. Ses succès d'outre-mer, qui lui ont donné la gloire et le pouvoir, l'ont détourné de la mission capitale qu'il s'était fixée; mais d'autres facteurs, psychologiques et moraux, ont joué un rôle dans cet échec: « Si j'avais eu plus d'orgueil, j'aurais sauvé mon pays », écrit-il à André Maurois en 1933.

Car Lyautey est formé d'une pâte si riche et si complexe qu'il offre aux historiens un vaste champ à explorer; il eut la délicatesse de leur laisser de nombreux jalons; grâce aux documents inédits et aux ouvrages récents que nous avons utilisés, son visage apparaîtra, nous l'espérons, plus précis et plus net et son rôle dans l'Histoire plus proche de la vérité."